

don pour la sépulture). L'ancrage des vivants dans la terre des morts, sous la surveillance des clercs, manifeste l'élaboration d'un ordre. L'obligation pour les Saxons d'inhumer près des églises est un moyen de contrôle pour les Francs. Le cimetière réunit la communauté des ancêtres et associe lieu de culte, tombe et habitat. Cet asile inviolable attire les criminels, ou les villageois en temps de guerre. On y joue, danse, commerce « sur les tombes de (ses) parents ». On ne saurait y admettre païens, juifs, excommuniés, enfants n'ayant pas reçu le baptême. La variété des sépultures d'enfants dans le cimetière ou en périphérie reflète sans doute la distinction entre enfants baptisés ou non. Le combat dans le cimetière des chevaliers des chansons de geste leur transfère la fonction de défense jusqu'alors dévolue aux clercs. On reproche aux hérétiques de nier la nécessité d'enterrer les morts dans un lieu consacré. L'église et le cimetière sont l'image de l'Église, composée des fidèles, vivants et défunts.

Anne WAGNER

Livre des miracles de saint Gilles. Liber miraculorum sancti Egidii. La vie d'un sanctuaire de pèlerinage au XII^e siècle. Sous la direction de Marcel et Pierre-Gilles GIRAULT. Préface d'André VAUCHEZ. Introduction, notes et commentaire par Marcel et Pierre-Gilles GIRAULT. Texte latin établi par Gilles DUHIL. Traduction par Annick CHUPIN. (Medievalia, 60). Éditions Paradigme, 2007. 20,5 x 14 cm, 368 pages dont 5 de pl. € 28. ISBN 978-2-86878-263-2.

Ce beau petit livre, pratique et bien documenté, illustre à merveille les *topoi* et tous les centres d'intérêt d'un *liber miraculorum* célèbre autour de l'importante abbaye de St-Gilles du Gard au diocèse de Nîmes. Très populaire en Allemagne, le culte de S. Gilles s'étendit aussi en Suède, en Islande, en Pologne, en Hongrie, en Italie, en Espagne... La réputation du pèlerinage, très forte au 12^e s., va s'estomper ou se diversifier et les auteurs de rappeler l'étude de François-Louis GANSHOF sur les *Pèlerinages expiatoires flamands à Saint-Gilles pendant le XIV^e siècle* (*Annales du Midi*, 78 [1966], p. 391-407), sans oublier, pour nos régions encore, l'incontournable E. REMBRY, *Saint Gilles: sa vie, ses reliques, son culte en Belgique et dans le nord de la France*, Bruges, 1881.

L'ouvrage comporte une introduction (p. 11-32), l'édition synoptique (p. 33-207) du texte latin de la trentaine de *Miracles* et de sa traduction, un commentaire général (p. 208-342), une bibliographie (p. 343-353) et 5 planches en noir et blanc (p. 354-358), plus un index des noms de personnes et de lieux. Les deux éditions antérieures (dont une partielle), celle des *Monumenta* et celle des Bollandistes, sont ici fusionnées à partir des deux manuscrits: le plus ancien *BNF Lat. 13779* et le *Codex Helm. 1049* de Wolfenbüttel.

À partir du 10^e s., la renommée du monastère du Gard crût prodigieusement. Mentionné par Usuard qui l'inscrivit au 1^{er} septembre

dans son martyrologe (vers 875), S. Gilles connut l'« invention » de son corps un 5 août à l'approche des Hongrois en 924. Les moines mirent en sûreté les reliques du saint ermite en les cachant dans un sarcophage qu'ils enterrèrent profondément dans leur église majeure. Le danger passé, ils procédèrent à leur translation, organisée probablement un même jour, le 5 août, en 925 (« *translatio* »). Dans la basilique carolingienne, démolie en 1116, un oculus permettait aux pèlerins d'apercevoir le lieu sacré investi par le saint et par ses reliques. La construction de la grande abbatale romane se superposa à l'ancien sanctuaire en s'étendant à l'est, ce qui nécessita un surhaussement du sol et l'enfouissement du sarcophage primitif sous « un ciment de granit » sur lequel on construisit l'autel de la vaste crypte. Cette église basse, improprement dénommée crypte, était réservée à la communauté monastique. C'est là « devant le tombeau du saint » que sont parfois proclamés les miracles en présence uniquement des moines, parfois dans l'église haute avec grande affluence de fidèles. Une inscription gravée « *In hoc tumulo quiescit / beatus Aegidius* », retrouvée en 1865, identifia le sarcophage de pierre primitif devenu inutile. Les ossements avaient pris place dans une châsse et le chef dans un buste-reliquaire. Aux 12^e et 13^e s., la châsse fut disposée perpendiculairement à la table de l'autel avec un pignon visible; sur le flanc du coffre une formule d'anathème en latin: « Ce reliquaire insigne, fait d'or poli et de gemmes, contient les reliques de saint Gilles. Quiconque le brisera, le Seigneur le maudira à jamais, comme le feront saint Gilles et l'ordre saint tout entier ». Le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques* de Compostelle (vers 1140) s'arrête longuement sur la châsse et son savant programme iconographique: avec cette description précise et quand on sait l'importance du pèlerinage pour les gens du nord, nous y verrions volontiers — pourquoi pas? — une œuvre rhéno-mosane du 12^e s. En effet une majorité des miracles se produisirent loin du sanctuaire et le Nord y est bien représenté (pays germaniques 52%), avec en remerciement un pèlerinage au Gard. Parmi les visiteurs de marque de St-Gilles, on notera le passage, relevé par les auteurs (p. 249), de l'évêque de Liège Alexandre 1^{er} en 1128, grand propagandiste du culte du saint, accompagné de l'abbé Raoul de St-Trond (*Gesta abbatum Trudoniensium* [MGH SS, X], p. 306). Quant à la diffusion du culte dans nos régions, rappelons la mention *de ianuis sancti Egidii abbatis* dans un catalogue de reliques de l'abbaye de St-Laurent de Liège rédigé vers 1182 (que nous avons publié dans *Documents inédits sur le trésor des reliques des abbayes bénédictines de Saint-Laurent & de Saint-Jacques à Liège [XI^e-XVIII^e siècles]*, dans *Bulletin de la Commission Royale d'Histoire*, 158 [1992], p. 1-49). Le pape aurait accordé à S. Gilles un privilège d'exemption symbolisé par deux portes en bois de cyprès, dont les sculptures représentaient les figures des apôtres. Le saint ordonna qu'on jette ces portes dans le Tibre et les recommanda aux soins de Dieu; les assistants déclarèrent qu'il était fou. Il entra dans son monastère et on lui annonça que les deux portes, amenées par les vagues, étaient arrivées dans le port. Le saint les fit placer au portail de l'église comme témoin visible du pacte liant le

monastère à la papauté. Ce « miracle maritime » de S. Gilles est une légende classique exploitée très fréquemment dans les *Vies* de saints. On ignore bien sûr la date exacte d'acquisition de cette relique de St-Gilles à St-Laurent de Liège. Patrick CORBET (*La diffusion du culte de saint Gilles au Moyen Age [Champagne, Lorraine, nord de la Bourgogne]*, dans *Annales de l'Est*, 1980, p. 3-42) voit dans les monastères bénédictins et dans la Réforme grégorienne des vecteurs du culte du saint, prototype de l'abbé grégorien du 11^e s. Il cite notamment Rodolphe, abbé de St-Vanne de Verdun entre 1075 et 1099, qui figure au nécrologe de St-Gilles du Gard et qui fut l'un des chefs du parti grégorien en Haute-Lorraine. Par ailleurs, St-Gilles du Gard passe vers 1070 sous l'autorité de Cluny et le saint patron devient un des saints « typiquement clunisiens ». Ainsi deux phénomènes principaux se dégagent dans la réussite du culte de S. Gilles: « Le premier est le redressement de la Papauté, son intervention croissante dans les affaires ecclésiastiques et plus précisément le développement de l'exemption monastique »; à ce propos, on se rappellera les démêlés (1092-1095) de Bérenger et de Rupert de Deutz, liés à St-Laurent de Liège et partisans de la Réforme grégorienne dans ses aspects les plus intransigeants, avec l'évêque de Liège Otbert. Le choix précis de cette relique de la porte de St-Gilles, symbole par excellence du privilège de l'abbaye, n'est peut-être pas sans signification. En 1181, l'abbé Pierre de St-Gilles du Gard concède à l'abbé Gérard de Siegburg une pareille relique. Le second phénomène est le développement considérable du pèlerinage à St-Gilles du Gard, présenté par ses moines comme le lieu unique de conservation de toutes les reliques réelles, les ossements du saint. À Liège nous avons affaire à une relique représentative.

St-Gilles était « un carrefour des négociants de la mer » (Georges Duby): son ou plutôt ses ports sur le Rhône et proches de la mer ont eu une grande importance économique; c'est le port le plus oriental du royaume de France, le Rhône marquant la frontière avec l'Empire. Le *Liber miraculorum* concourt au développement du lieu de pèlerinage. Le commentaire du texte apporte des renseignements très intéressants sur l'origine et la condition des pèlerins, les guérisons, la prière au sanctuaire, les larmes versées, les offrandes et ex-voto, dont certains anthropomorphes, les sainteurs... bref c'est « une image vivante de la société du 12^e s. à travers la vie d'un sanctuaire de pèlerinage » (p. 11). L'apparat critique de l'édition comporte de très bonnes identifications des lieux (France, Allemagne, Italie, Espagne...), des dates, du temps (heures)... C'est à une étude sociologique complète du pèlerinage que l'on assiste, dans la lignée des remarquables recherches de Pierre-André SIGAL (*L'homme et le miracle dans la France médiévale [XI^e-XII^e siècle]*, Paris, 1985), avec une grille de lecture applicable à tout lieu. Pour n'en signaler qu'un que nous connaissons bien et qui se rapproche par de nombreux points de ce dossier, l'abbaye bénédictine de Stavelot-Malmedy (Ph. GEORGE, *La vie quotidienne à Stavelot-Malmedy autour de l'an mil. Moines & société à travers les Miracula Remacli*, dans *Bulletin*

de l'Institut Archéologique Liégeois, 111 [2000], paru en 2003, p. 15-58). Ne parlions-nous pas de *topoi* en préambule?

Marcel Girault avait déjà traduit la *Vie* de saint Gilles rédigée vers l'an mil (Nîmes, 1987, nv. éd. 1998): il a transmis son intérêt pour le saint à son fils Pierre-Gilles et tous deux portent avec acuité leur regard sur ce *Liber miraculorum* du 12^e s. On signalera aussi P.-G. GIRAULT, *La chasse et les reliques de saint Gilles au Moyen Age. Une tension entre corps saint et images?*, dans *Reliques et sainteté dans l'espace médiéval*, éd. J.-L. DEUFFIC (= *Ressources en médiévistique*, 8-11 [2005]), Saint-Denis, Pecia, 2006, p. 179-204. Philippe GEORGE

Patrick HEALY. *The Chronicle of Hugh of Flavigny. Reform and the Investiture Contest in the Late Eleventh Century.* (Church, Faith and Culture in the Medieval West). Aldershot, Ashgate, 2006. 23 x 15,5 cm, vii-264 p., carte. GBP 55; USD 99,95. ISBN 0-7546-5526-1/978-0-7546-5526-8.

The struggle over lay investiture between the papacy and secular authority — particularly the German emperors — in the late 11th and early 12th centuries gave rise to a wealth of controversial literature on both sides, which I.S. Robinson surveyed in his magisterial *Authority and Resistance in the Investiture Contest: The Polemical Literature of the Late Eleventh Century* (Manchester University Press, 1978). Robinson has since made a further contribution to the subject through his edition of the chronicles of Berthold of Reichenau and Bernold of Constance (in *MGH SSRG NS 14*, 2004). Now his students are continuing his work.

The present volume is one example of Robinson's influence on the next scholarly generation. Based on the doctoral thesis that P. H. completed under him at Trinity College Dublin, it offers a thorough study of the *Chronicon* of Hugh, monk of St.-Vanne in Verdun and St.-Bénigne in Dijon and briefly abbot of Flavigny outside Dijon. The work, composed ca. 1085-1102, is a world chronicle typical of the time, designed primarily as a house chronicle for St.-Vanne. P. H., however, convincingly portrays the second half of the text, which contains a detailed account of the investiture conflict from a decisively Gregorian perspective, as a virtual *libellus de lite* despite its chronicle form — and one whose influence can be traced through the response of the royalist Hugh of Fleury, in his *Tractatus de regia potestate et sacerdotali dignitate*, directly to John of Salisbury's *Policraticus*, written in reaction to the *Tractatus* and one of the most significant 12th-century documents of political theory. P. H. further notes that Hugh's narrative, while often based simply on letters of Pope Gregory VII (for which it serves as an important source), nonetheless concentrates on the struggle between papal and imperial adherents in the author's own locality, and so represents a history of the reform movement and its results in Lotharingia